

DIRECTEUR ET CHERCHEUR

MONSIEUR GABRIEL GALICE, DIRECTEUR ET CHERCHEUR À L'INSTITUT INTERNATIONAL DE RECHERCHES POUR LA PAIX À GENÈVE (GIPRI) TENTE DE COMPRENDRE, AVEC SON ÉQUIPE, QUELS FACTEURS FONT PASSER D'UN ÉTAT DE CONFLIT À CELUI DE GUERRE...

QUELLE EST VOTRE PROFESSION? QUELLE FORMATION AVEZ-VOUS SUIVIE?

En réalité, j'ai deux professions : d'une part, je suis chercheur pour la paix, et d'autre part je suis directeur. Ce sont deux métiers différents : comme directeur je fais beaucoup de gestion et de direction ; en tant que chercheur, je fais, comme mes collègues, des travaux de recherche et je participe aux activités de l'Institut de recherches. J'ai une formation à la fois théorique et pratique. J'ai fait des études de sciences politiques avec une spécialisation en économie. Ensuite, j'ai effectué un troisième cycle en études urbaines et aménagement du territoire. En trente ans, j'ai également acquis une formation pratique dans l'enseignement, dans l'économie locale ainsi que lors de missions d'audit et de conseil dans différents pays d'Europe centrale, après la chute du communisme. Tous ces métiers m'ont conduit au poste que j'occupe aujourd'hui, mais sans que cela ait été programmé. Ce sont les hasards de la vie qui m'ont permis de capitaliser des compétences différentes, comme cela arrive dans de nombreuses carrières professionnelles.



Gabriel Galice
Directeur et chercheur
GIPRI

EN QUOI CONSISTE VOTRE TRAVAIL ?

Mon temps de travail est consacré pour un quart à mon poste de chercheur et pour trois quarts à mon poste de directeur. Notre équipe étant constituée d'un noyau réduit de collaborateurs internes et de nombreux collaborateurs externes, il est nécessaire de coordonner ces différentes contributions. C'est pourquoi le travail de directeur occupe une place importante. Il consiste à impulser les projets et à faire le lien entre le conseil de fondation et les collaborateurs techniques. Je m'occupe de la gestion générale de l'Institut, avec l'aide de l'assistante qui m'est d'un grand soutien. Il s'agit aussi de faire des paiements, d'encadrer les équipes. En effet, la particularité d'un institut international comme le nôtre est sa grande diversité de collaborateurs qui ont entre 25 et 80 ans, qui ont toutes les formations imaginables ainsi que des cultures et des langues maternelles différentes. Ce travail demande donc la relecture de leurs articles, la précision de notions, leur clarification. C'est ce qui fait l'intérêt de mon travail, mais c'est aussi sa difficulté : chacun a son horizon à lui et la coordination n'est pas évidente.

En ce qui concerne mon travail de recherche, il consiste à se documenter considérablement, à croiser des informations, à lire beaucoup d'ouvrages pour s'imprégner du sujet (ce que je considère impossible de faire avec Internet seulement) puis d'effectuer un travail de réflexion et de mettre ces informations en perspectives, parce que les événements de la planète demandent des grilles de lectures et un cadre de référence pour pouvoir les situer (bien sûr, il faut être plusieurs pour établir ces grilles). Le plus gros de mon travail est d'effectuer une réflexion théorique, et non seulement de cumuler des informations sur un sujet. Dans notre institut, nous faisons de la recherche fondamentale sur les déséquilibres en tous genre (démographiques, économiques, politiques, culturels, militaires, etc.) qui font qu'à un moment donné un système peut se dérégler au point de passer d'un état de désordre (où l'on sait encore dans quelle direction les choses vont aller) à un état de chaos (dans lequel on ne sait plus prédire l'évolution). Concrètement, dans notre institut, nous essayons de savoir comment l'on passe d'un conflit à la guerre. Ensuite, l'agenda nous dicte nos priorités : nous avons travaillé sur le conflit Israël - Palestine pendant trois ans, et maintenant sur l'Irak et l'Iran, toujours avec la préoccupation de comprendre.

QU'EST-CE QUI VOUS A INCITÉ À CHOISIR CE MÉTIER ?

Je me suis toujours intéressé à la vie politique et aux relations internationales et j'ai toujours eu un goût prononcé pour les langues étrangères, qu'il faut absolument pratiquer si l'on ne veut pas les oublier. Je parlais l'anglais, l'allemand, j'ai commencé l'espagnol. Je souhaitais à la fois me rendre utile et me faire plaisir en pratiquant une diversité linguistique quotidienne dans mon travail. Mes missions en Europe centrale correspondaient déjà à ce souhait. L'Etat de Genève ayant accordé des crédits au GIPRI, j'ai pu être recruté en 2003.

QUELLES SONT LES COMPÉTENCES REQUISES POUR CE TRAVAIL ?

Il est impératif d'avoir de la rigueur, de la méthode et un travail à partir de postulats indiscutables ; un mélange auquel il faut ajouter un esprit de curiosité. Ces compétences sont contradictoires mais complémentaires : avoir le goût de la découverte et de l'aventure est primordial mais ne suffit pas, il faut également savoir prendre les précautions qui s'imposent. Or, prendre des risques intelligemment ne peut se faire qu'à l'aide de l'expérience. Dans notre métier, nous sommes confrontés à des personnes qui défendent des points de vue tout à fait différents des nôtres : ils nous demanderont sur quelles bases nous fondons nos recherches, que signifie tel postulat ou telle affirmation, etc. La rigueur nous permettra d'anticiper la critique et ainsi, de mieux la supporter.

QUELS SONT LES CÔTÉS POSITIFS ET/OU NÉGATIFS DE VOTRE MÉTIER ?

Cette petite structure permet beaucoup de liberté, nous pouvons lancer beaucoup de pistes de recherche et, ainsi, découvrir des domaines très riches et diversifiés. Nous sommes sans arrêt remis en cause, ce qui est un aspect à la fois positif et négatif, car la remise en question permanente peut être fatigante et déconcertante. L'institut n'ayant pas un grand nombre de collaborateurs fixes, nous devons emprunter des expertises ponctuelles et il est parfois difficile d'obtenir une contribution régulière.

QUEL EST LE PROJET/MISSION QUI VOUS A LE PLUS MARQUÉ ?

Nous lançons actuellement un projet qui va certainement nous marquer, parce que nous avons choisi des terrains minés, au propre comme au figuré. Il s'agit d'un projet en Irak et l'on mesure déjà à quel point, même si l'on intervient sur une petite partie du sujet et avec des moyens réduits, l'enjeu est important. Une autre mission qui m'a beaucoup marquée a été le sujet Israël - Palestine, car il a englobé les aspects politique, diplomatique et de recherche et nous avons vu à quel point il était compliqué à gérer. Nous avons quelques frustrations à ne pas pouvoir faire ce que nous désirions faire parce que la situation politique internationale ne le permettait pas. Cela nous a permis de prendre de la distance face au sujet avec lequel notre relation a été moins émotionnelle et moins superficielle. Cependant, il est marquant de se retrouver à l'intérieur d'un événement, dans le pays concerné.

QUE REPRÉSENTE POUR VOUS LA GENÈVE INTERNATIONALE ?

D'après moi, ce qui est intéressant dans la Genève internationale, c'est la chance d'y trouver des gens de milieux et de pays différents qui peuvent se réunir dans le but de faire des choses utiles, à la paix notamment, mais utiles aussi à Genève, car les organisations internationales créent de l'emploi. Il ne s'agit donc pas d'une abstraction mais bien d'une réalité politique, économique, intellectuelle, diplomatique. Elle est constituée d'interlocuteurs intéressants avec lesquels il est possible d'échanger des points de vue, voire de mener des projets. Lors des cours d'été organisés à Genève par notre Institut, nous invitons, par exemple, des professeurs qui acceptent de venir de loin pour intervenir sur un sujet, et cela bénévolement, peut-être en échange de la promotion de leur livre, mais en tous les cas, sans recevoir de rémunération de notre part. Il est possible d'expérimenter à grandeur réelle que la Genève internationale est une communauté qui fonctionne et qui œuvre pour la bonne cause.

QUE VOUDRIEZ-VOUS DIRE AUX JEUNES QUI S'INTÉRESSENT À LA COOPÉRATION INTERNATIONALE ?

Je souhaiterais d'abord les mettre en garde contre l'illusion de croire qu'il s'agit de métiers faciles, qu'avoir le « feeling » suffit pour travailler dans la coopération internationale. En réalité, ce domaine a surtout besoin de professionnels. Il est aussi essentiel de savoir écouter, parce que ce métier vous conduit à être face à des individus qui sont porteurs d'une histoire. Il faut alors savoir rester humbles et ouverts ; être conscients que l'on peut être convaincu par les autres, qui ont peut-être des manières de penser différentes. Je dirais qu'il s'agit d'un métier passionnant mais exigeant.